

# Die Ökonomisierung unseres Lebens

## Was hat Aldi mit uns HausärztInnen zu tun?

Mit Freunden durch den Bucheggberg, einer verträumten Landschaft am Jura-südfuss, zu biken, ist für mich nicht nur erholsam, sondern ein bereicherndes Erlebnis zugleich. Wenn immer möglich treffen wir uns an Sonntagen frühmorgens, wenn die Strassen noch fast leer sind und keine Sitzungstermine die sonntägliche Ruhe stören. Wir erzählen uns Geschichten, die uns bewegen, Gefreutes und auch Ärgerliches. Nach Jahren haben sich aus diesen sportlichen Anlässen Freundschaften entwickelt, und die Gespräche haben ihre Oberflächlichkeit längstens verloren.

Mein Freund ist der «Krämer» im Dorf, engagiert und in seinem Naturell ein Optimist. Mit seiner Frau betreibt er ein Lebensmittelgeschäft und trägt dazu bei, dass der Kontakt der Bevölkerung untereinander lebt und das gebrechliche Grosi noch im eigenen Dorf einkaufen kann. Der harte Wettbewerb zwingt ihn dauernd, seine Geschäftstätigkeit zu überdenken. Nun baut Aldi in unmittelbarer Nähe ein grosses Einkaufszentrum, und wiederum ist er gefordert, seine Wettbewerbsfähigkeit zu steigern, seine Personalpolitik zu überdenken, Angestellte zu entlassen und dieser neuen Herausforderung zu begegnen. Die Ladenöffnungszeiten sollen liberalisiert werden, aber dann bitte für alle gleich! «Müssen wir die Herzünsche unserer Kunden während 7 Tagen die Woche erfüllen?», fragt sich mein Freund. Wer schützt die Angestellten – und müssen nicht auch die Konsumenten geschützt werden?

Die Regeln des globalen Marktes machen auch vor dem Bucheggberg nicht halt. Die Ökonomisierung unseres Lebens schreitet voran, was nicht rentiert, muss weg. Dieser Trend erfasst unsere Sozialwerke, Bundesrat Pascal Couchepin fordert vermehrten Wettbewerb in unserem Gesundheitswesen, und die Aufhebung des Vertragszwanges soll Remedur schaffen.

Mehr Wettbewerbsfähigkeit wird zur Maxime unseres Handelns. Finanz- und Wirtschaftspolitik stehen im Vordergrund und bestimmen unseren Alltag.

Auch die Bildung wird als Investition in Humankapital für die Wirtschaft angesehen. Ausbildung für die Wirtschaft bedeutet, dran bleiben, sich lebenslang weiterbilden, sich fit halten für den Arbeitsmarkt, um weiter bestehen zu können. Gewinne müssen maximiert und Kosten eingespart werden.

Sogar das Bologna-Modell, welches in Zukunft die Ausbildung gestalten soll, ist geprägt von unserem wirtschaftlich orientierten Gedankengut. Das Modell entpuppt sich als Sparübung, ist Ausdruck dieser Ökonomisierung unseres Lebens. Die Ausbildung muss auch unter Inkaufnahme einer Qualitätseinbusse billiger werden. Ein Prozess, welchen wir europaweit beobachten. Das System zwingt uns dazu.

«Der Arztberuf wird zusehends feminisiert ... Die hohen Aus- und Weiterbildungskosten sind nur dann zu rechtfertigen, wenn Ärzte und Ärztinnen langfristig ins Versorgungssystem eingebunden werden können.»<sup>1</sup> Die Regeln des Marktes diktieren, dass teilzeitarbeitende Frauen nicht rentieren. Sie sorgen sich um unsere Kinder und den Haushalt, und diese marktfremden Tätigkeiten machen sie zu Opfern. Wenig profitable Bereiche müssen aber eliminiert werden. Das Kapital könnte besser, sprich profitabler eingesetzt werden.

Wir Hausärzte müssen uns für den Wettbewerb rüsten, uns für den Markt fit machen und als zukünftige «Masterchen der Grundversorgung»<sup>2</sup> nicht nur europakompatibel, sondern versorgt mit «abgespeckter» Ausbildung unsere Zukunft bestreiten.

1 BAG, Prof. Zeltner, Akkreditierung 2005.

2 Zitat Werner Bauer, Bürgenstock 2005.

Die Wirtschaftlichkeit unseres Handelns wird durch die Krankenkasse akribisch gemessen, Datenberge werden generiert und zu Statistiken kondensiert, und mit diesen Statistiken werden wir geprüft. Was nicht rentiert, was nicht genügt, muss weg.

Neuerdings verkaufen die Krankenkassen im Sinne einer Gewinnmaximierung die Statistiken an uns, d.h. wir bezahlen, um zu erfahren, ob wir noch genügen. Hier haben wir allerdings noch die Wahl, die Daten von unseren Trust Centers zu holen und uns so wenigstens diesem Zwang zu entziehen.

Auch wir haben uns durchgerungen, zu messen. Wir stoppen die Zeit, zerstückeln sie in 5-Minuten-Häppchen, fügen sie zu Statistiken zusammen, lassen die Praxis spiegeln und hoffen zummindest im Vergleich zu den anderen zu genügen.

Wer zwingt uns eigentlich? Wer diktiert das Müssen? Wer steckt dahinter? Name und Adresse bitte! Die Antwort bleibt aus. Das Kapital, die Wirtschaft, das System, anonym, namenlos!

Sonntags erlaube ich mir marktfremdes Verhalten, reisse aus aus einem System des Müsselfs, erlebe Freundschaften, erfahre Geschichten, geniesse die Natur und hoffe, montags wieder zu genügen. Der Sonntag bedeutet schlecht quantifizierbare Lebensqualität, entzieht sich somit der Statistik und kann nicht verkauft werden. Und was meint Max Frisch dazu? «Vernünftig ist, was rentiert!»

*Christoph Cina,  
marktkonformer  
Sekretär der SGAM*



# L'«économisation» de notre vie

## Qu'est-ce qu'Aldi a à voir avec nous, médecins de premier recours?

Traverser à vélo le Bucheggberg – une région de rêve au pied du Jura sud – avec des amis m'est une expérience autant enrichissante que reposante. Chaque fois que c'est possible, nous nous rencontrons les dimanches tôt le matin, lorsque les routes sont encore presque vides et qu'aucune réunion ne trouble le repos dominical. Nous nous racontons des histoires qui nous touchent, les choses qui nous réjouissent comme celles qui nous hérisSENT. Au cours des années, ces rencontres sportives sont aussi devenues celles de l'amitié et les échanges ont depuis longtemps perdu leur superficialité. Au village, mon ami est l'«épicier»; un homme engagé et naturellement optimiste. Avec son épouse, il exploite un commerce de denrées alimentaires; il contribue ainsi au maintien des contacts au sein de la population et permet à la frêle grand-maman de faire encore ses courses dans son village. La dure concurrence l'oblige à reconsiderer constamment son activité de commerçant. Maintenant, Aldi construit un grand centre commercial dans les environs immédiats; mon ami est à nouveau obligé d'augmenter ses efforts pour rester compétitif, de repenser sa politique de personnel, de congédier des employés et de faire face à ce nouveau défi.

Les règles du marché global ne s'arrêtent pas au pied du Bucheggberg. L'«économisation» de notre vie va de l'avant et ce qui n'est pas rentable doit disparaître.

Cette tendance touche nos œuvres sociales; le conseiller fédéral Pascal Couchepin réclame plus de concurrence dans notre système de santé, et l'abolition de l'obligation de contracter doit constituer un remède. Etre plus compétitif devient la maxime de notre comportement. La finance et la politique économique sont au premier plan et conditionnent notre quotidien.

La formation aussi est considérée comme

un investissement en capital humain pour l'économie. Du point de vue de l'économie, la formation signifie rester dans le coup, continuer à se former toute la vie durant, se maintenir en forme pour le marché du travail, afin de pouvoir perdurer. Les profits doivent être maximisés et les coûts doivent être réduits.

Même le modèle Bologne qui doit à l'avenir régir la formation prégraduée, est empreint de cette pensée orientée vers l'économie. Le modèle se révèle comme un exercice d'économies et il est l'expression de cette «économisation» de notre vie. Au prix d'une perte de qualité, la formation prégraduée doit devenir meilleur marché. Un processus qu'on observe partout en Europe. Le système nous y contraint. «Les médecins sont de plus en plus des femmes ...». Les frais élevés de formation ne se justifient[ que si les médecins sont liés à long terme au système de santé.<sup>1</sup> Selon les lois du marché, les femmes qui travaillent à temps partiel ne sont pas rentables. Elles s'occupent de nos enfants et du ménage et sont victimes de ces activités étrangères au marché. Les domaines moins profitables doivent être éliminés. Le capital pourrait être mieux investi – c'est-à-dire de manière plus profitable. Nous autres, médecins de premier recours, devons nous préparer à la concurrence, nous rendre «fit» sur le marché et en tant que futurs «petits masters en médecine de premier recours»<sup>2</sup>, non seulement lutter pour notre avenir dans la nouvelle dimension d'eurocompatibilité, mais aussi compte tenu d'une formation prégraduée qui se vide de sa substance. L'économicité de notre comportement est méticuleusement mesurée par les caisses maladie; on génère des montagnes de données condensées en statistiques desti-

nées à nous examiner. Ce qui n'est pas suffisamment rentable doit être éliminé. Récemment, dans l'idée de maximiser les profits, les caisses maladie se sont mises à nous vendre les statistiques, c'est-à-dire que nous payons pour savoir si nous sommes encore suffisants. Mais ici, nous avons encore le choix de préférer les données de nos centres de confiance et ainsi au moins de nous soutirer à la contrainte des caisses. Nous avons aussi passé au système de la mesure. Nous chronométrons le temps, le saucissonnons en tranches de 5 minutes, le rassemblons dans des statistiques où nous laissons notre activité se refléter et espérons être suffisants au moins en comparaison avec les autres. Qui finalement nous constraint? Qui dicte le «il faut»? Qui se cache là-derrière? Nom et adresse, s'il vous plaît! Pas de réponse. Le capital, l'économie, le système, anonyme, sans nom!

Le dimanche, je me permets un comportement étranger aux lois du marché, je me démarque du système du «il faut», je vis d'amitié, je raconte et apprends des histoires, je jouis de la nature et j'espère que lundi, je suffirai encore.

Le dimanche signifie qualité de vie mal quantifiable; il se soustrait ainsi à la statistique et ne peut être vendu. Et que pense Max Frisch de cela?: «N'est judicieux que ce qui est rentable».

Avec mes amicales salutations

1 Pr Zeltner, OFSP, Accréditation 2005.  
2 Werner Bauer, au Bürgenstock 2005.

*Christoph Cina,  
Secrétaire SSMG  
«conforme au marché»*

